

Récitatif

Marie-Pascale Huglo

Number 5, Winter 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huglo, M.-P. (2004). Récitatif. *Contre-jour*, (5), 29–36.

Récitatif

Marie-Pascale Huglo

Mon frère est mort le 15 avril 1977. Aujourd'hui, 26 ans après, je raconterai sa mort. Je la raconterai posément, comme on fait le ménage dans un appartement, pièce par pièce et dans chacune des pièces, zone par zone, après de longs mois d'absence, des années de désertion. L'ordre que je suivrai ne sera pas seulement chronologique. Je mettrai chaque chose à sa place, souvenirs précis, bribes, trous de mémoire, approximations. Je relaterai le quotidien de cette mort, son entrée dans ma vie par le menu, par le dérisoire, tableau après tableau. Entre chaque tableau, ce sera le noir, la réitération entêtée de ce qui jamais ne reviendra, de ce qui, en nous, de nous, a coulé, a définitivement sombré. Je serai la jeune fille, il sera son frère et n'aura pas de nom.

La jeune fille remarque les yeux de son frère. Ils sont rentrés dans les orbites. À table, il garde le silence, ne parle pas, n'adresse la parole à personne. Il est sombre, taciturne. Plus tard, là-haut, à l'étage des enfants, elle ne va pas le voir dans sa chambre. Le malaise pèse, cela dure deux jours, trois peut-être, elle sait qu'il a des soucis au collège, elle est au courant, mais là, c'est différent. Quelque chose se voit, sur son visage.

Ensuite, il ne rentre pas à la maison, son père téléphone à la police, il donne son signalement. Silence. Attente.

Noir

Le lendemain, ne rien changer aux habitudes. On ne l'a pas retrouvé, on ne sait pas où il a passé la nuit. Elle a pris sa bicyclette pour se rendre au collège, elle est en retard. À Astrid et Marie-Laure, elle parle probablement de la disparition du frère, mais ce n'est pas sûr. Aux autres, rien. La matinée passe, elle ne sait pas comment, l'après-midi, il y a cours de français avec Philippe Demarcy. Pendant le cours, la porte s'ouvre. Colombat demande à la jeune fille de prendre son cartable, de le suivre tout de suite, il est conseiller de niveau, Colombat, porte une moustache à la Dupont (ou Dupond). Elle ramasse ses affaires, quelque chose se vide en elle pendant qu'elle sort de la classe, se lève en elle, une panique, l'affolement de ce qu'elle devine déjà irrémédiable. Elle descend les escaliers juste derrière Colombat. Dans son bureau, il ferme soigneusement la porte, lui dit de s'asseoir, son frère a eu un accident, il faut qu'elle rentre chez elle, voilà. La jeune fille demande si c'est grave ; plus que grave répond-il. C'est comme un coup, sourd, informulé. Elle sort brusquement du bureau, court vers la sortie. Des élèves de la classe de son frère la regardent passer dans le corridor. Après, sur le trottoir, elle marche, son vélo à côté d'elle. Elle tourne les mots de Colombat dans sa tête, réfléchit, cherche. Quelque chose lui serre le ventre. Un passant lui demande son chemin, elle répond n'importe quoi, s'esquive, prend le petit raccourci. Chez elle, il n'y a personne.

Noir

Les tomettes rouges de l'entrée, la maison vide, sa voix qui résonne dans le hall, Il y a quelqu'un ? Elle va d'une pièce à l'autre, traîne dans le bureau de ses parents, ouvre la porte de leur salle de bains, le téléphone sonne. Un policier lui demande qui elle est, nomme son frère, Il ne serait pas un peu débile ? Non, répond-elle. Il lui dit qu'il est mort, elle raccroche, monte dans sa chambre.

Noir

Encore le téléphone. Elle hésite à répondre, la sonnerie insiste, peut-être est-ce important ? Elle essaie de reprendre sa respiration en descendant les escaliers, de calmer les spasmes. Dans le hall, contre le guéridon, elle décroche le combiné. La voix de Tomasi, un ami de la famille, se coule dans le creux de son oreille. Oui répond-elle, elle n'arrive pas à prononcer plus d'une syllabe à la fois, Oui. Ta mère est là ? Non, Tomasi plaisante au bout du fil, lui demande si elle a couru un marathon ou quoi jusqu'au téléphone, Non. Cela le fait rire.

Noir

La voix de sa sœur aînée, dans l'entrée, Il y a quelqu'un ? Elle descend les escaliers pour la énième fois. Sa sœur propose de faire un thé, elles s'installent dans la cuisine, posent sans bruit les tasses sur la table. Ensuite elles se retrouvent dans le hall, guettent la silhouette de leurs parents à travers le verre opaque de la porte d'entrée,

entendent le cliquetis des clefs. Ils entrent, personne ne parle. Sa sœur tombe dans les bras de son père, elle dans les bras de sa mère, ils pleurent ensemble. Son père crie presque. La jeune fille saura plus tard que ses parents revenaient de la morgue.

Noir

Après, c'est confus. On a retrouvé le corps de son frère au pied du viaduc de Poix, Si on vous demande quelque chose, répondez que c'est un accident, recommandera sa mère, un accident de bicyclette. Il y a la voix forte de son père au téléphone, il interdit qu'on publie ça, il l'interdit formellement, exige que l'article soit révisé, Vous n'avez aucune preuve du suicide ! Il y a les mots échangés avec sa sœur et son frère aînés, à l'étage. Il y a ses visites dans la chambre du mort remplie de l'odeur, du fouillis. Il y a la nuit.

Noir

Deuxième jour. Ses paupières sont enflées. En bas, on s'active. Elle reste de longues minutes sous le robinet d'eau glacée, pose un gant frais sur ses yeux. Les heures s'écoulent entre crises de larmes et tentatives de se faire une tête présentable ; du palier elle écoute les voix, surveille les allées-venues, rode, erre. Elle a entendu le claquement des portes quand ils ont ramené le corps. On a descendu un lit dans le salon, déménagé le divan en velours bleu, quoi d'autre ? Elle se faufile dans la cuisine, où les visiteurs n'entrent pas, croise son père, un sac de glaçons dans la main. Plus tard,

elle comprendra (on a dû le lui expliquer) que les glaçons sont pour le mort, pour son ventre, pour son frère exposé comme un grand poisson qu'il leur faut conserver jusqu'à la mise en bière. Son père cherche aussi de la colle, pour maintenir les paupières closes. Elle ne sait plus si ce détail la fait rire ou, de nouveau, pleurer.

Noir

Son frère est maintenant fin prêt. Il repose sur le lit dont on a retiré le matelas, sur le bac en plastique que sa mère a recouvert, sans doute, d'un drap blanc. De la cuisine, elle se rend dans la salle à manger qui communique avec le salon où son frère, dans son bac, gît. C'est une pièce en forme de L inversé : la salle à manger se tient, en largeur, dans la partie inférieure, le salon occupe la partie supérieure, dans le sens de la longueur. Les deux parties communiquent, mais quand on entre dans l'une on n'aperçoit pas l'autre, l'angle du mur obstruant le champ de vision. Les visiteurs vont et viennent, la jeune fille reste immobile contre le mur de la salle, la respiration saccadée, incapable de faire un pas de plus.

Noir

Elle finit par entrer dans le salon avec un groupe de visiteurs, se tient debout au fond de la pièce, ne regarde pas tout de suite le corps. Elle commence par les pieds et, lentement, remonte. Un oncle se penche pour embrasser son frère, jamais il ne l'embrassait avant, mais là, pas de souci, il prend appui sur le bord du lit, pose ses lèvres

quelque part sur la joue. Des sanglots remontent brutalement dans sa gorge, elle essaie de les contenir, finalement se sauve.

Noir

La nuit, elle retourne au salon. Autant qu'elle s'en souviene, elle est seule, assise dans le fauteuil en velours, et elle regarde son frère. Aucune blessure sur le visage cireux, rougeur au niveau des oreilles, le sang est descendu. Une des paupières est mal collée, des filaments blanchâtres sont visibles, elle l'observe longuement. Une sorte de calme, malgré les larmes, s'installe. La vision de son thorax, pourtant, la saisit. On pourrait presque croire à un sommeil paisible si seulement les poumons se remplissaient d'air, se vidaient. Plus encore que le teint cireux, les filaments de colle, le sang inerte sous la peau des oreilles, l'absence du mouvement imperceptible, mais incessant, de la respiration, la stupéfie. Lui donne la sensation d'une réalité impossible qui va contre ce qu'elle a toujours connu de son frère, des gens. Elle rejette cela de tout son corps, étouffe, trouve l'arrêt inadmissible. Quand elle se laisse happer par le profil du mort, elle recrée en automate le mouvement halluciné d'une respiration. Mais chaque fois que ses yeux reviennent à la cage thoracique pétrifiée, elle suffoque.

Noir

Troisième jour : l'enterrement. Il faut s'habiller dignement pour la cérémonie. Mettre du noir. Porter une jupe. Sa mère lui prête une des siennes et

des collants fumés, on lui passe des lunettes de soleil. La jeune fille qui, d'habitude, porte des pantalons de velours et des pull-overs à la garçonne, se déguise pour la circonstance. Elle se sent féminine. Elle porte aussi des chaussures de cuir à talons. Mignonnes. Le manteau, c'est compliqué. Elle en récupère un, bleu marine mais ça ira dit sa mère, cintré à la taille. Devant la glace du vestiaire, elle noue la ceinture, trouve qu'elle ressemble aux actrices des thrillers américains.

Noir

Il y a la lecture collective d'un texte de Tomasi, dont elle ne se rappelle rien, avant la mise en bière. Il y a le cortège : six amis de son frère portent le cercueil du corbillard jusqu'à l'église. Ils marchent lentement, grimacent sous l'effort. Elle n'imaginait pas qu'un cercueil pût être si lourd. Il y a le solo de batterie pendant la messe, en hommage aux improvisations musicales de ses frères, l'aîné au piano, lui aux drums. C'est le moment le plus étrange de la cérémonie. Il y a les poignées de main à la fin des funérailles. La famille se tient en rang d'oignon devant la sortie, parents, grand-parents, enfants, elle est la dernière. Les proches et les moins proches font leurs condoléances l'air contrit. Souvent, ils n'arrivent pas jusqu'à elle, se détournent avant, changent de tête, bavardent avec une connaissance, papotent comme si c'était dimanche ou fête. Ils ne font pas attention à la jeune fille en retrait, qui les observe. Il y a la descente du cercueil dans le caveau de famille (branche paternelle), la tension des cordes puis, à la fermeture du caveau, le nom de son frère gravé dans la pierre grise. Il y a le regard d'un garçon sur ses jambes au cimetière.

Noir

Plus tard, Philippe Demarcy l'emmène en voiture jusqu'au viaduc de Poix. Elle se demande pourquoi il fait ça, parle d'autre chose, les peupliers défilent sur le bord de la route. À l'entrée de Poix, ou à la sortie elle ne sait plus, ils se garent, marchent lentement sur un petit chemin. Demarcy lui raconte qu'un promeneur et son chien ont trouvé le corps de son frère tôt le matin, juste là, un peu plus loin. Ils débouchent au pied du viaduc, qui lui paraît immense. Le petit chemin passe sous un arc, en son milieu, il fait un trait net entre deux flancs de coteaux sur lesquels poussent des broussailles. On voit encore la trace du sang à l'endroit de l'impact. Après, dans la voiture, elle reste silencieuse.

Noir

Un après-midi, elle fouille dans le bureau de son père. Le soleil rentre par la porte-fenêtre, elle inspecte systématiquement les tiroirs, les étagères, les piles. Elle trouve une photo à laquelle elle ne s'attendait pas, qui met pourtant fin à sa quête. Il s'agit d'un gros plan en noir et blanc du visage de son frère, vu de face, la nuque contre le sol. Ses joues sont gris sombre, ses yeux ouverts ne regardent rien. À l'endos, un tampon, une date.